

HISTOIRE.

(SCIENCE HÉRALDIQUE.)

LES CRIS D'ARMES ET LES DEVICES.

DEUXIÈME ARTICLE.

La devise, proprement dite, est une réunion de figures et de paroles destinées à faire connaître, par des allusions plus ou moins ingénieuses, les actions et les qualités mémorables d'une famille ou d'un individu. On la considère comme *héréditaire* lorsqu'elle passe de génération en génération, et, dans ce cas, on peut la considérer comme faisant partie des armoiries, dont elle est le complément essentiel. Appliquée à une seule personne, ou bien encore employée comme expression d'un mouvement de l'âme, d'une pensée intime, elle est appelée *personnelle*.

Des deux éléments, la figure et les paroles, qui concourent à la composition de la devise, le premier est nommé *le corps* et le second *l'âme*. Ainsi, lorsque l'empereur Constantin, établissant le siège de l'empire à Byzance, fit broder sur les enseignes de son armée une croix, *Tu vaincras sous cet emblème*, la croix était le corps de la devise et les paroles en étaient l'âme.

Il est difficile de préciser l'époque à laquelle remonte l'origine des devises, puisqu'on en trouve des traces aux temps historiques. Le poète grec Eschyle, décrivant le portrait de Capaneus, capitaine argien, qui fut tué au siège de Thèbes, lui fait dire : *Prométhée la torche à la main et prononçant ces mots : Je réduirai la ville en cendres*. Nos lectrices n'ont sans doute pas oublié que, selon la fable, Prométhée avait dérobé le feu du ciel ; il pouvait donc, avec beaucoup de justesse, être pris comme figure ou corps de cette devise.

Selon Euripide, Polynice portait sur son bouclier la déesse Justice accompagnée de la légende : *Je te rétablirai*, qui allait fort bien à sa position de souverain malheureux et dépouillé par l'injustice de son frère Etéocle.

Les lettres S. P. Q. R., encore aujourd'hui comme autrefois la devise de la ville de Rome, signifient : *Senatus populus que Romanus (le Sénat et le peuple romain)*.

MUSIQUE.

1^{er} Album.

1. Fantaisie pour le piano sur le Carillonneur
de Bruges, par F. BURGMULLER.
2. Ne quittez jamais votre pays, mélodie,

par P. HENRION.

3. Dieu le voit, mélodie, par P. HENRION.

REBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

La
tinées
action
nomm
dans
dont
bien
pensé
De
sition
par ex
pire d
avec
devis
Il
devis
rique
pané
porte
duira
selon
beau
Se
comp
de sc
Le
de la
et le

HISTOIRE.(SCIENCE HÉRALDIQUE.)

LES CRIS D'ARMES ET LES DEVISES.

DEUXIÈME ARTICLE.

La devise, proprement dite, est une réunion de figures et de paroles destinées à faire connaître, par des allusions plus ou moins ingénieuses, les actions et les qualités mémorables d'une famille ou d'un individu. On la nomme *héréditaire* lorsqu'elle passe de génération en génération, et, dans ce cas, on peut la considérer comme faisant partie des armoiries, dont elle est le complément essentiel. Appliquée à une seule personne, ou bien encore employée comme expression d'un mouvement de l'âme, d'une pensée intime, elle est appelée *personnelle*.

Des deux éléments, la figure et les paroles, qui concourent à la composition de la devise, le premier est nommé *le corps* et le second *l'âme*. Ainsi, par exemple, lorsque l'empereur Constantin, établissant le siège de l'empire d'Orient à Byzance, fit broder sur les enseignes de son armée une croix, avec ces mots : *Tu vaincras sous cet emblème*, la croix était le corps de la devise, et les paroles en étaient l'âme.

Il serait impossible de préciser l'époque à laquelle remonte l'origine des devises et des symboles, puisqu'on en trouve des traces aux temps historiques les plus reculés. Le poète grec Eschyle, décrivant le portrait de Campanée, fameux capitaine argien, qui fut tué au siège de Thèbes, lui fait porter un Prométhée la torche à la main et prononçant ces mots : *Je réduirai la ville en cendres*. Nos lectrices n'ont sans doute pas oublié que, selon la fable, Prométhée avait dérobé le feu du ciel; il pouvait donc, avec beaucoup de justesse, être pris comme figure ou corps de cette devise.

Selon Euripide, Polynice portait sur son bouclier la déesse Justice accompagnée de la légende : *Je te rétablirai*, qui allait fort bien à sa position de souverain malheureux et dépouillé par l'injustice de son frère Étéocle.

Les lettres S. P. Q. R., encore aujourd'hui comme autrefois la devise de la ville de Rome, signifient : *Senatus populus que Romanus* (*le Sénat et le peuple romain*).

Judas Asmonéen, si zélé pour la défense de la loi de Dieu et pour la liberté de la Judée, avait inscrit sur ses étendards les lettres initiales d'une sentence hébraïque (chapitre xv, verset 2) de l'Exode : *Qui est semblable à toi, ô Seigneur, parmi les dieux?* Or, comme ces lettres initiales forment en hébreu MACCABI, les chefs ou rois des Juifs de la race Asmonéenne furent nommés Macchabées.

Il ne faut que lire les chroniques et les romans du moyen âge, pour trouver les devises brodées à profusion sur les habits des hommes et les robes des dames, avec diverses figures d'animaux ou d'oiseaux, adoptées plus tard comme armoiries. Il est à remarquer que la plupart de ces devises sont en latin, langue qui se prête merveilleusement au style laconique et énigmatique, et à laquelle d'ailleurs l'ignorance du temps attribuait un prestige pour ainsi dire surnaturel.

Les princes honoraient d'une devise les seigneurs de leur cour, lorsqu'ils les recevaient en qualité d'hommes liges et les attachaient à leur service. Upton dit que le roi d'Angleterre, lorsqu'il créait un noble ou lui accordait un fief militaire, lui donnait en même temps une devise.

C'est dans un ruban ou listel placé au bas de l'écusson des armoiries que s'inscrivent les paroles ou l'âme de la devise. On doit avoir soin de faire le listel de couleur et les lettres de métal, pris l'un et l'autre des émaux de l'écu. S'affranchir de cette précaution serait une faute grossière contre les règles du blason, qui ne permettent pas de placer couleur sur couleur ou métal sur métal.

Nous avons dit, en commençant, que les devises étaient *héréditaires* ou *personnelles*. Ce sont les deux dénominations qui servent à les classer et à les distinguer les unes des autres. Des exemples vont nous servir à faire mieux comprendre la différence qui existe entre ces deux catégories.

LA DEVISE HÉRÉDITAIRE. Elle se compose habituellement de mots exprimant d'une manière allégorique et brève le souvenir d'un fait honorable, la perpétuité d'une vertu, et même une sentence héroïque ou morale. Contrairement à la règle générale que nous avons posée plus haut, on la trouve quelquefois au-dessus des armoiries, ce qui la fait confondre dans ce cas avec le cri de guerre, si l'on n'y apporte pas une attention assez exercée. Un très-grand nombre d'anciennes familles ont des devises héréditaires.

Nous remarquerons d'abord celles qui sont tirées du nom patronymique et constituent un véritable rébus ou calembour, ainsi :

D'ACHAY : *Jamais las d'acher* (de hacher); pour indiquer que les sei-

gneurs de ce nom se piquaient de ne jamais prendre de repos quand ils étaient en face de l'ennemi.

D'ARSCES : *Le tronc est vert et les feuilles sont arses (brûlantes)*; qui peint bien la vigueur et la fougue des chevaliers auxquels elle était appliquée.

D'ALEZ : *Allez comme Alez*; invitation qu'un seigneur de ce nom ne manquait jamais de faire à ses soldats chaque fois qu'il les menait en guerre, et qui l'obligeait lui-même à donner le bon exemple.

DE BEAUJEU : *A tout venant beau jeu*; qu'on doit traduire ainsi : Nous faisons toujours bonne réception soit à bras ouverts pour les amis, soit à coups d'épée pour les ennemis.

Du BOURG : *Du bourg en la cité*; un sire Du Bourg s'était emparé des faubourgs d'une ville; mais l'ennemi fortifié dans le corps de la place le narguait du haut des remparts. Un jour, plus humilié ou moins endurant que de coutume, il envoie dans la ville une flèche avec ces mots : « J'irai du bourg dans la cité »; puis, suivi de quelques hommes, escalade la muraille et s'empare de la place. Les descendants conservèrent cette devise comme un souvenir honorable de la gloire paternelle;

DE COURSANT : *Cours sans cesse*;

DISSIMIEU : *Il n'est nul qui dise mieux*;

DE FLOTTE : *Tout flotte*;

DE GRANDSON : *A petite cloche, grand son*;

HENRYS : *Toujours en ris, jamais en pleurs*;

L'HOMME : *L'Homme sois homme*; cette famille est connue aujourd'hui sous le nom de L'Homme de La Pinsonnière, et comptait parmi ses membres un pair de France, sous le dernier gouvernement;

DE LENFERNAT : *Qui fait bien, l'enfer n'a*;

DE LORAS : *Un jour l'auras*;

DE MYPONT : *Mi-pont difficile à passer*;

MORLAIX : *S'ils te mordent, mords-les*;

TAFFIN : *Pense à ta fin*;

VAUDREY : *J'ai valu, vaux et vaudrai*; cette dernière devise est interprétée de deux manières, soit comme indiquant l'illustration passée, présente et future des seigneurs bourguignons, sires de Vaudrey, soit comme rappelant les trois fiefs Vaux, Valu et Vaudrey, qui leur appartenaient et que l'on connaît encore dans le pays sous ces trois dénominations.

Dans tous ces exemples, on voit que c'est le nom de la famille qui joue le rôle de corps de devise. Examinons maintenant les devises qui ont un

rapport direct avec les armoiries dont elles deviennent l'âme ou le complément.

Les mots : *In hoc signo vinces* (tu vaincras sous cet emblème), sont la devise des sires d'Aubusson, et accompagnent la croix qui constitue les armoiries de cette ancienne et illustre famille. Rien ne rappelle mieux la foi vive et ardente de ces chevaliers, qui allaient à la conquête du saint Sépulcre, au cri de *Dieu le veut!* Elle n'était toutefois que la reproduction de celle du grand Constantin.

Le maréchal Bugeaud, créé duc d'Isly après avoir gagné la bataille de ce nom, en Algérie, joignit aux armoiries de sa famille ces mots : *Par l'épée et par la charrue*, qui se rapportaient aux pièces contenues dans son blason, et qui n'étaient, d'ailleurs, que la personnification des deux principales aptitudes du maréchal, la guerre et l'agriculture.

Peu de temps avant la révolution de 1848, la reine d'Espagne envoyait le collier de la toison d'or à M. Guizot, ministre de France. Cette faveur comportait l'anoblissement et les armoiries. M. Guizot adopta *une tasse d'argent en champ d'azur*, c'est-à-dire une ligne traversant l'écusson dans sa largeur, et l'accompagna de ces mots : *Recta via*, le droit chemin.

Les seigneurs d'Isnard, en Dauphiné, ont pour armes des molettes d'épéon, et pour devise : *Si vous approchez, elles piquent*.

La maison de Magnin du Collet a un cœur dans ses armes, avec ces mots : *Sans lui, rien*.

Celle de Péliissier, dont nous retrouvons aujourd'hui un membre parmi nos illustrations de l'Algérie, a pour armes un lion surmonté d'une étoile et la légende : *Mon étoile, guide-moi*.

Les de Virieu, dont la noblesse remonte au delà de l'année 1042, ont une devise latine, ainsi conçue : *Virescit virtus sine fine*. C'est un jeu de mots sur la syllabe *vir*, qui se trouve au commencement du nom, et sur les armoiries composées d'animaux appelés *vires*.

* Voir *Magasin des Demoiselles*, octobre 1852, page 7.

E. D'ESCHAVANNES.

(La fin au prochain numéro.)

LITTÉRATURE.

DE LA ROMANCE EN FRANCE ¹.

(TROISIÈME ARTICLE.)

Nous avons pas à pas suivi la romance jusqu'à l'entrée de ce siècle; nous l'avons vue tour à tour naïve, élégiaque, sentant la bruyère, l'herbe en fleurs et les boudoirs de Louis XV; maintenant la voilà parvenue au Consulat et aux fêtes militaires de l'Empire. On pourrait croire qu'elle va, dès lors, porter la robe triomphale et chanter les victoires du grand général et de la grande armée; il n'en est rien pourtant. Jamais les troubadours, les castels renversés, les gentes châtelaines, c'est-à-dire tous les souvenirs de la vieille monarchie ne trouvèrent plus de faiseurs de couplets. Ce fut la grande époque des Oscars, des Gusmans, et tout le monde répète encore les premiers vers de la romance de Martainville, mise en musique par Taix:

Gusman ne connaît plus d'obstacle,
C'est un Dieu qui guide ses pas;
Tu dois t'attendre à des miracles,
Ah! pour toi qui n'en ferait pas!

Ducis lui-même, quittant sa muse tragique, chantait les amours d'*Algard* et d'*Anissa*; et rarement, il faut l'avouer, poète ne fut plus mal inspiré: jugez-en, Mesdemoiselles, par ces deux couplets de la plus rude harmonie que je sache:

De ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt et va rompre ses nœuds,
Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Sans compter la très-belle faute de français, que je souligne, voilà huit

¹ Voir, *Magasin des Demoiselles*, t. VIII, pages 234, 266.

vers de huit pieds qui ont le rare mérite de contenir huit adjectifs, dont pas un n'ajoute une valeur au substantif auquel il est joint.

Heureusement que l'ère impériale possédait quelques poètes mieux inspirés. Delahaye donnait à mettre en musique à Romagnési une jolie pastorale, intitulée l'*Amour vrai*, dont le dernier couplet, un peu maniéré sans doute, a cependant une grâce particulière. Plantade fut le musicien qui écrivit le plus grand nombre et les meilleures mélodies de cette époque; la France a répété ses principales compositions : *Ma peine a devancé l'aurore*, *Le jour s'élève*, et enfin son chef-d'œuvre, *Zélie*, dont Balzac avait écrit les paroles. Le succès de Plantade fut si complet que la reine Hortense le créa son maître de chapelle et le fit nommer membre de la Légion d'Honneur. Mais nous venons de prononcer le nom de la reine Hortense, nous ne pouvons oublier qu'elle mérite de figurer dans cette galerie où nous voulons placer les principaux compositeurs de romances.

La fille de l'impératrice Joséphine aimait passionnément la musique, elle possédait un sentiment musical fort distingué, et tenait toujours près d'elle, lorsqu'elle était à Paris, Carbonnel, Dalvimare, Duport et Plantade. Si un motif naissait dans le cerveau de la blonde reine des Hollandais, elle le confiait à un de ses artistes qui notait la romance. C'est ainsi que furent composés *Reposez-vous, bon chevalier*, *Vous me quittez pour aller à la gloire*, et *Dunois partant pour la Syrie*. Laissons, au sujet de cette dernière composition, parler M^{lle} Cochelet, qui a été si longtemps attachée à la reine, en qualité de lectrice.

« Quoique toussant un peu, et malgré la défense des médecins, la reine continuait à trop chanter. Le matin, elle composait seule ses romances, puis elle les faisait entendre le soir dans son salon, avec permission de les critiquer. M. Alexandre de Laborde était l'auteur des paroles auxquelles elle donnait le plus souvent la préférence pour les mettre en musique. C'est de lui qu'est la romance : *Partant pour la Syrie*, qui fut chantée sur les orgues de Barbarie. La grande facilité que la reine trouvait à composer la musique de ses romances faisait qu'elle n'y mettait aucune espèce de prétention. Elle fut sur le point de déchirer : *Reposez-vous, bon chevalier*, parce que, le soir où elle la fit entendre, plusieurs personnes lui avouèrent qu'elles la trouvaient mauvaise. Carbonnel, heureusement, fut consulté, et il déclara que la musique de cette romance était la meilleure de toutes celles que la reine avait composées jusqu'alors. »

Dalvimare, dont je viens d'écrire le nom, était harpiste à l'Opéra; sa vogue comme romancier fut grande et méritée. Les salons de Paris se

disputaient sa personne, et les éditeurs assistaient à son petit lever. *Un jeune troubadour, Mon cœur soupire, Prêt à partir pour la rive africaine*, sont, en effet, des inspirations du premier ordre : malheureusement les paroles de ces chants sont si ternes et si fades qu'il nous est impossible de les répéter ici.

Meilleure fortune du reste n'arrivait pas à Dalayrac, mettant tout son talent à orner le *Point du jour* de MM. de la Chabaussière et Etienne ; à Nicolo, jetant des perles sur la pauvre *Joconde* de M. Etienne ; à Della Maria, faisant chanter le *Prisonnier* d'Alexandre Duval. Cependant Lambert trouvait dans l'*Amour vrai*, de Millevoye, des paroles d'une poésie mieux sentie et mieux exprimée.

Le même hasard arrivait à Romagnési, mettant en musique ces jolis vers de Delahaye :

A l'âge heureux de quatorze ans,
Colette, belle sans parure,
Tenait, comme la fleur des champs,	
Tous ses attraits de la nature.	De la ville un riche seigneur
Ce n'était point Flore ou Cypris,	Dit à Colette : « Aimable brune,
Mais Colette..., pas davantage.	Aujourd'hui donne-moi ton cœur,
On l'eût adorée à Paris,	Et demain je fais ta fortune. »
Elle fut aimée au village.	Elle répond : « Mon cœur est pris,
.....	J'aime Lucas... pas davantage. »
.....	Elle eût été riche à Paris,
	Elle fut heureuse au village.

Un musicien d'un beau talent écrivit, la même année, une romance dont le succès fut prodigieux. Voici comment un spirituel élève de ce maître savant et passionné raconte la naissance de *la Sentinelle*.

« Parmi les romances qui parurent vers 1809, dit M. Scudo, il en est une qui a fait le tour du monde, c'est *la Sentinelle* d'Alexandre Choron. Ce musicien, qui naquit à Caen, en 1772, et qui est mort à Paris, en 1834, a été un homme d'un rare mérite, fondateur d'une école de musique célèbre d'où sont sortis Duprez, M^{me} Stoltz, Hippolyte Monpou et une foule d'autres artistes distingués. Avant de devenir un savant théoricien, Choron avait débuté par plusieurs cahiers de romances dont les paroles étaient inspirées par le fameux roman de Lewis, *le Moine*, alors très à la mode. Remarquons, en passant, qu'entre les romans et les romances il a toujours existé les relations les plus intimes, dès les premiers temps de notre littérature.

« *La Sentinelle* parut dans un journal de musique, qui se publiait chez

l'éditeur Ledue. Les paroles sont d'un nommé Brault, faiseur très-recherché, qui les avait écrites pour son ami Edouard Roger. La musique de Roger était gravée et publiée depuis six mois, lorsque Choron, trouvant les paroles de Brault à son gré, se les appropriâ, en y ajoutant une nouvelle mélodie. Brault, qui était une mauvaise tête, voulut venger son ami de l'insulte que lui avait faite Choron. Celui-ci, homme pacifique, calma son terrible adversaire par un bon déjeuner. Il ne fut plus question de la romance de Roger.

La Sentinelle de Choron fut chantée sur tous les théâtres et traduite dans toutes les langues de l'Europe; elle fut variée par tous les instrumentistes, depuis le violon jusqu'à la petite flûte. Dans l'espace de deux ans on en vendit plus de vingt mille exemplaires. Grâce à cette belle mélodie, Choron était devenu célèbre; et il était si fier de son succès, qu'il signait les livres très-savants qu'il publiait sur l'histoire de la musique : « Par Alexandre Choron, auteur de *la Sentinelle*. » C'est, en effet, une belle inspiration, une mélodie largement rythmée, qui exprime la fierté du soldat qui se dévoue à sa patrie. Ce sujet forme un tableau poétique parfaitement en harmonie avec l'époque qui l'a vu naître, mélange de fierté et de tendresse chevaleresque. *La Sentinelle* est la *Marseillaise* de l'Empire et restera dans l'histoire.

« Un soir que Choron passait sur le boulevard du Temple, il entendit un aveugle qui écorchait sur son violon l'air de *la Sentinelle*. Indigné de s'entendre si mal interpréter, il s'approche de l'aveugle, lui arrache le violon des mains en lui disant : — Malheureux! qui t'a permis de défigurer ainsi un chef-d'œuvre? Tiens, voilà dix francs, mais à condition que tu apprendras à mieux jouer un air que toute l'Europe sait par cœur. »

Pour mon compte, je pardonne de grand cœur à la juvénile indignation de Choron, car je ne connais rien de plus irritant que d'entendre une belle harmonie défigurée; c'est comme une statue brisée par des barbares.

A propos de statue brisée, nous nous sommes un peu égayée, dans un de nos précédents articles, sur *Bouton de rose*, de M^{me} la princesse de Salm; mais soyons juste envers elle, et disons que, mieux inspirée, elle donna à Plantade, pour la mettre en musique, une romance intitulée *Prie et travaille*, dont quelques couplets, Mesdemoiselles, seront bien placés sous vos yeux :

Prie et travaille est la devise humaine,
D'un noble cœur, d'un esprit éclairé;
C'est, d'une vie pure et généreuse,
L'art, le devoir et le bonheur sacré.

DES DEMOISELLES.

Prie et travaille est le refrain du sage ;
Faibles mortels ! récitez-le tout bas :
Ceux dont l'erreur fut l'éternel partage
Ne priaient guère et ne travaillaient pas.

Prie et travaille, homme vain, femme altière,
Riche qu'attire un pompeux attirail.
Que reste-t-il, à notre heure dernière,
Hors la prière et les fruits du travail?

X. X.

HISTOIRE.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE.

(Explication de l'énigme historique.)

Chateaubriand a dit : « Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois ». Cette pensée du grand écrivain revient à la mémoire lorsque l'on prononce le nom d'Henriette d'Angleterre. Son père, Henri IV, tomba sous le poignard de Ravaillac ; sa mère, Marie de Médicis, mourut misérable dans l'exil, où la main puissante de Richelieu l'avait poussée ; son mari, Charles I^{er} d'Angleterre, fut décapité, et sa fille, sur le mausolée de laquelle Bossuet s'écriait : « Madame se meurt... Madame est morte ! » fut victime du poison. Quelle sinistre histoire !

Henriette-Marie de France naquit au Louvre, le 25 novembre 1609 ; elle fut donnée en mariage à Charles I^{er}, roi d'Angleterre ; elle n'avait alors que seize ans. Elle partit pour Londres, avec la ferme volonté de relever la religion catholique, et tous les actes de sa vie publique furent tournés vers ce but qui, trop vivement recherché, fut pour elle le point de départ de bien des malheurs. Cependant, durant seize années, l'Angleterre jouit d'une paix intérieure assez profonde, et la reine, dans le palais de Somerset, faisait officier en grande pompe les prêtres catholiques. Mais, bientôt, l'esprit de religion s'éveille, les dépenses rendent nécessaires de nouveaux impôts ; on commande avec hauteur, on résiste avec fermeté ; la guerre s'allume. La reine, objet des attaques les plus vives, est forcée

de quitter Londres; elle gagne la Hollande, vend ses diamants, achète des munitions, équipe une flotte, revient en Angleterre malgré les tempêtes, et rejoint à Oxford Charles I^{er}, auquel elle amenait un important secours.

Devenue enceinte et ne pouvant plus partager avec le roi les fatigues des camps, elle se sépara de lui pour ne plus le revoir. Elle mit au monde, à Exeter, une princesse qui devait plus tard épouser Monsieur, frère de Louis XIV. Trois jours après ses couches, elle est forcée de fuir; pendant quarante-huit heures, cachée dans une misérable cabane, elle fut, pour ainsi dire, au pouvoir des soldats du Parlement, qui avait mis sa tête à prix.

A Plymouth, qu'elle gagne enfin avec sa petite enfant, elle parvint à s'embarquer pour la France. Poursuivie à outrance, elle fut sauvée par les vaisseaux français. A Paris, on ne l'accueillit qu'avec inquiétude et avec froideur; et, pendant l'hiver, la fille de Henri IV n'avait pas au Louvre un peu de bois pour se chauffer. Charles I^{er} fut décapité, et la France salua le génie de Cromwell.

Henriette se retira au couvent de Chaillot, qu'elle avait fondé. De cet asile de paix, elle apprit la mort de Cromwell et la restauration des Stuarts, dans la personne de son fils, Charles II. Elle voulut revoir l'Angleterre, puis elle revint en France; mais poussée de nouveau par la foi ardente de sa religion, elle voulut essayer une fois encore de raviver à Londres la foi catholique; elle retourna donc dans cette ville. Sa présence inquiéta les esprits; Charles II, de son côté, ne désirait que jouir avidement de tous les plaisirs de la royauté. Voyant cet état de choses, Henriette revint en France. Elle mourut à Colombes, près Paris, en 1669. Bossuet prononça son oraison funèbre, merveilleux chef-d'œuvre que nous vous engageons à relire, Mesdemoiselles.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi qui, en apprenant les premiers actes d'un procès qui devait conduire sa mère à l'échafaud, au lieu d'intercéder en sa faveur, répondit à ceux qui l'en priaient : « *Il faut qu'elle boive ce qu'elle a fait?* »

DEMOISELLES.

BIBLIOGRAPHIE.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE.

M. Eugène Desrez avait pensé posséder assez de temps pour créer un nouveau recueil qui devait obtenir, parmi les enfants de dix à quinze ans, le succès du journal consacré par lui et par nous à l'éducation et au plaisir des jeunes personnes... Le succès est bien venu, mais il n'a pas tardé à reconnaître que ce double labeur était au-dessus de ses forces. De là, nécessité d'une suspension *momentanée*.

Cependant le premier jalon est planté; plus tard, certainement, il sera relevé, et nous aurons de nouveaux volumes du *Journal de la Jeunesse* à ajouter au premier si riche de morale, d'esprit et de connaissances acquises. Comme bon goût de style, comme choix heureux de sujets, comme luxe d'illustrations et de typographie, nul livre n'est au-dessus de ce grand et beau volume, aujourd'hui mis à prix à si bon compte*, que ce me semble une preuve que bientôt renaîtra le charmant journal dédié à la jeunesse.

Le volume, formé de la première année, a été écrit par les hommes les plus considérables de notre littérature : Blanqui, Karr, Souvestre, Chasles, Paul de Musset, G. de La Landelle, etc. Il a été mis en ordre et méthodiquement disposé par M. Rabutaux, rédacteur en chef, qui possède des qualités réunies de style et d'érudition, bien rares de nos jours. C'est un ouvrage de bibliothèque excellent, c'est un ravissant cadeau pour un enfant; c'est, enfin, un *bel et bon livre* dans toute l'acception de l'éloge. Nous le recommandons vivement à tous les pères de famille.

A. G.

* 10 francs pour Paris, 12 francs pour les départements, au bureau du *Magasin des Demoiselles*, 51, rue Laffitte.

POÉSIES.

LES ORPHELINS.

Viens, fuyons le Tyrol; du courage, Marie!
Pour le pauvre orphelin est-il une patrie?
Regarde : au loin déjà le sommet du clocher
Disparaît incertain à l'angle du rocher.
Vois-tu sur le chemin que verdit la liane
Comme un point isolé? c'est la pauvre cabane
Où près du grand foyer ma mère, chaque jour,
Nous tenait sur son cœur, nous pressait tour à tour
Je crois l'entendre encor, cette voix si chérie,
Confondre en son appel et Julien et Marie!
Comme tous deux alors nous courions au chemin
Qui du bord du grand lac conduisait au jardin!
Je guidais, moi l'ainé, les pas de ton jeune âge,
Et la mutine brise à ton joyeux visage
Semait le pur carmin. Nous arrivions tous deux,
Et d'un air caressant, et baisant ses cheveux :
« Laisse-nous jusqu'au soir, mère? le garde-chasse
« A préparé pour nous des filets, une nasse ;
« Nous sommes là, tout près, sous le beau saule en fleurs
« Qui baigne dans les eaux ses grands cheveux pleureurs :
« Pierre nous a sans bruit blottis dans sa nacelle ;
« Au piège déjà nous tenons l'hirondelle ;
« Que nous sommes heureux ! Vois le fruit du sorbier
« Qui doit servir d'appât au merle prisonnier ;
« Tout le grand chemin creux en est rouge, et ses baies
« Comme un riche corail se suspendent aux haies.
— « Allez donc, nous disait ma mère en souriant ;
« Soyez prudents surtout ! Toi, Julien, mon enfant,
« Songe que je suis veuve, et qu'en vous deux j'espère
« Le seul bonheur que Dieu me laisse sur la terre. »
Ma mère ! oh ! que d'amour illuminait ses yeux !
Qu'elle était belle encor ! en tournant vers les cieux

Son visage amaigri, pâli par la souffrance,
Mais où brillait alors une sainte espérance !
Puis le printemps fuyait. Dans ce bon temps encor,
Riche était le fermier, les gerbes étaient d'or !
L'hiver coulait gaiement, ma mère était joyeuse,
Nous avions tous du pain ; sa main laborieuse
Pendant de longues nuits filant auprès de nous,
Berçait notre sommeil d'un chant plaintif et doux.
Au foyer petillait la branche défléurie
Qu'enflammait le mélèze et la feuille flétrie,
Et le conique fruit du sapin résineux
En riches pommes d'or éclatait à nos yeux !
Puis quand venait le jour, tous les trois en prière
Devant le vieux portrait que vénérât ma mère,
A genoux, vers le ciel, ensemble nous disions :
« Tu nous fis orphelins, fais-nous sages et bons ;
« Préserve nos foyers du vent et de l'orage,
« Laisse à nos verts sapins leur rustique feuillage. »
Temps heureux du bonheur, qu'êtes-vous devenus ?
Nous n'avons plus d'asile et ma mère n'est plus !

Près du port de Honfleur, en suivant le rivage,
On découvre bientôt un calme et frais village,
Beau pays qui souvent à son riche tableau
Vit éclore et grandir plus d'un jeune pinceau ;
Où le poète ému d'un invincible charme
Sur son cœur oppressé sent glisser une larme ;
Où le soleil du soir, comme de blonds cheveux,
Baigne dans l'Océan ses rayons lumineux,
Changeant ses flots d'azur en mille feux qui brillent,
En riches masses d'or, en perles qui scintillent !...
Sur le bord de la plage où la vague jouant
Berce soir et matin le galet bruissant,
On voyait, amarrée, une frêle chaloupe,
Se balançant aux flots. Sur le front de sa poupe
Se détachait en noir écrit sur le sapin :
A la Vierge de Grâce, espoir de l'orphelin !

A deux pas s'élevait, sur le roc adossée,
 D'un pêcheur inconnu la cabane isolée.
 La lune en cet instant éclairait son contour
 Et laissait voir au fond, comme en un demi-jour,
 Un profil délicat, une pâle figure,
 Dont l'ensemble parfait, la coupe douce et pure
 Rappelaient l'idéal de la Vierge du ciel,
 Que retraça si bien le divin Raphaël.
 Sur ce front de seize ans déjà la rêverie
 Avait empreint ses traits, car la pauvre Marie
 N'avait pour protecteur, pour ami, pour soutien,
 Que le bras généreux de son frère Julien.
 Noble enfant dont le cœur grandit à la souffrance,
 Et qui, dans cet exil, conduit par l'espérance,
 Devait à ses filets la sainte liberté,
 Et gardait son front pur devant l'adversité!
 Souvent, au point du jour, sur sa barque flottante,
 Epiant le retour de la vague montante,
 Son énergique voix, en sauvages accords,
 Courait sur l'Océan, faisait frémir ses bords.
 Oh! comme alors ces chants d'enfance et de patrie
 Vibraient amers et doux dans le cœur de Marie!

Un triste soir d'automne, un vent impétueux
 Roule sur l'Océan des flots blancs, écumeux,
 Et leurs sinistres bruits, précurseurs de l'orage,
 Bondissent en écho sur le bord du rivage;
 La mouette s'enfuit; à son lugubre cri
 Les oiseaux effrayés errent vers un abri.
 Le désordre et la mort planent sur chaque tête;
 Sur le coteau voisin, brisé par la tempête,
 Le chêne séculaire au loin vole en éclats,
 Et la mer vient vomir des voiles et des mâts!
 Lentement le tocsin résonne à la chapelle,
 Et chaque matelot détachant sa nacelle,
 Comme un brave soldat qui se voue à la mort,
 Courageux se prépare à périr à son bord.
 Tremblante de frayeur, le front pâle de crainte,
 Marie, en pleurs, priait devant la Vierge sainte.

Tout à coup, par trois fois tonne un triste signal,
Et dans l'obscurité se balance un fanal,
Etoile de salut du vaisseau qui naufrage,
Et qui laisse à son bord l'espoir et le courage.
— « A la mer ! à la mer ! » Et, s'élançant bientôt,
Julien saisit la rame, et met sa barque à flot,
Du doigt montrant le ciel à Marie éperdue,
Il fend l'onde, et bientôt disparaît à sa vue !
Cent rameurs aussitôt se détachent des bords
Et courent au péril. Inutiles efforts !
Le navire perdu par degré dans l'espace
Ne paraît plus qu'un point !... Bientôt le point s'efface...
Alors on n'entend plus que sourds gémissements,
Que cris de désespoir... horribles hurlements.
Puis, tout retombe enfin dans un affreux silence :
Le ciel s'ouvre... Martyr, espère en sa clémence !

L'orage est apaisé, le temps est calme et pur ;
L'étoile du matin, sur un fond bleu d'azur,
Rayonne avec éclat, et l'oiseau du rivage
S'ébat joyeusement en lustrant son plumage.
La fleur du nénuphar a reparu sur l'eau,
Et ses pétales d'or brillent sous le roseau.
Et pourtant d'un beau ciel les lueurs radieuses
Éclairent du malheur les scènes ténébreuses ;
Plus d'un toit protecteur a disparu soudain,
Laissant ses habitants sans asile et sans pain ;
Partout règne le deuil. Cependant la chaumière
Où Marie et Julien abritent leur misère,
Bien que de l'ouragan elle ait subi le choc,
Debout seule est restée, à l'abri sous le roc.

En face du foyer, sur une épaisse natte
Un homme est étendu ; sur sa figure mate
Une sinistre mort a gravé son cachet,
Et ses traits, quoique beaux, ont gardé son reflet.
Près de lui s'empressant, le pêcheur et Marie
Cherchent à découvrir quelques traces de vie.

Sur le jeune étranger un riche vêtement,
 Encor tout imprégné du perfide élément,
 Disait que du pêcheur l'adresse et le courage
 L'avaient, hélas ! trop tard arraché du naufrage.
 Tout à coup... ô surprise ! il entr'ouvre les yeux ;
 Les fixant sur Marie : — « Où sommes-nous ? aux cieux ?
 « Sur ton candide front, où la pudeur rayonne,
 « La Vierge du Seigneur a posé sa couronne !
 « Et l'étoile du ciel, scintillant sur l'azur,
 « Jette des feux moins doux que ce regard si pur !
 « Sur tes beaux cheveux blonds une auréole brille !...
 « — Non... Revenez à vous... Moi, pauvre jeune fille,
 « Ici-bas je priais, vous donnant tous mes vœux ;
 « Mon frère, en vous sauvant, nous a faits tous heureux !
 « — Oh ! oui... Je me souviens... la mort était horrible !
 « De mon bras convulsif sous la vague terrible
 « J'étreignais un rocher, quand un libérateur,
 « Me disputant aux flots, trois fois fut mon sauveur.
 « Sur ce cœur, qui te doit une nouvelle vie,
 « Viens donc, brave pêcheur... Quand, fuyant ma patrie,
 « Je cherchais vainement dans un pieux amour
 « L'ange que pour m'aimer Dieu fit sans doute un jour,
 « Je rêvais le bonheur, une tendre famille,
 « Un frère comme toi..., une céleste fille...
 « A cette douce enfant le Ciel doit un soutien.
 « Je suis riche, isolé, ton pays est le mien.
 « Le sort s'était trompé, que ma reconnaissance
 « A la vertu modeste, à la simple innocence...
 « — Merci, frère, merci ; sois l'époux de ma sœur :
 « Aux faibles la fortune et son fade bonheur !
 « Moi, je conserve ici ma liberté sauvage,
 « Mon rocher, mon coteau, ma pirogue, ma plage !
 « L'égoïsme et l'orgueil périssent à ce bord,
 « La vertu seule est riche en face de la mort !
 « Le ciel ! voilà le bien, le trésor que j'envie.
 « Dieu fait la part de tous... A mes frères ma vie ! »

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

ADÈLE ET CÉLINE

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ADÈLE.
CÉLINE.
OLYMPE.
FLAVIE.
HERMANCE.
M^{me} DE BRETONCELLES.
ARMIDE.
JULIE.

L'action se passe à Paris, de nos jours.

(Le théâtre représente un salon bourgeois très-simple; des housses sur les meubles; une porte au fond; une autre porte à gauche du spectateur; à gauche, une cheminée avec du feu.)

SCÈNE I^{re}.

ADÈLE, CELINE.

(Elles sont toutes deux à la porte du fond, et parlent à une personne qui est censée dehors.)

ADÈLE. Adieu, maman.

CÉLINE. A ce soir, maman; ne te fatigue pas trop, et prends l'omnibus pour revenir. (Elles ferment la porte.)

ADÈLE. Notre mère a quarante-huit ans, nous n'avons pas cet âge-là à nous deux, et c'est elle qui travaille pour nous soutenir!

CÉLINE. Ce serait honteux, si cela durait!

ADÈLE. Ce serait impardonnable!... Ecoute, j'ai déjà formé un plan.

CÉLINE. Et moi aussi, j'ai déjà pris mes mesures.

ADÈLE. Ce n'est pas pour rien que j'aurai été élevée chez M^{me} Ledoux!

CÉLINE. Quinze cents francs par an... Ah! nous étions riches alors... Nous pensions l'être toujours... Mais quel malheur! Dans les trois mois qui suivent notre sortie du pensionnat, la perte d'un long procès ruine notre mère... Nous quittons un magnifique premier de la rue Tronchet pour venir occuper ce triste et pauvre logement... Il fallait toute notre jeunesse pour conserver un peu de gaieté!

ADÈLE. Tâchons d'avoir encore mieux, du courage! Imitons notre mère... Ne s'est-elle pas décidée à donner des leçons?... J'en donnerai aussi, dussé-je avoir à apprendre moi-même ce qu'il me faudra enseigner.

CÉLINE. C'est moi plutôt qui aurais besoin de cette précaution. Il est vrai que j'ai voulu tout savoir, jusqu'aux racines grecques et jusqu'à l'histoire de la Cochinchine. La soif de la science!...

ADÈLE. T'a rendue ignorante!... Moi, du moins, je me suis appliquée le temps nécessaire à chaque chose, tandis que tu te hâtais de passer à une autre... Tu as tout effleuré, tu n'as rien appris.

CÉLINE. Rassure-toi. Ce n'est pas précisément là-dessus que je compte; mais dans ce beau pensionnat où nous avons été élevées, je me suis fait de nombreuses amies.

ADÈLE. C'est vrai, cela. Tu renouvelais tous les huit jours le personnel de tes amitiés. L'une de nos compagnes te plaisait parce qu'elle riait toujours; une autre, parce qu'elle avait l'humeur

mélancolique; celle-ci, parce qu'elle était Anglaise; celle-là, parce qu'elle était créole. Là encore nous avons suivi chacune un système différent; je ne me suis jamais attachée qu'à ma petite Julie.

CÉLINE. Je m'en souviens. On vous appelait les *deux pigeons*, fable de La Fontaine! Vous étiez inséparables... Tu finis par accompagner ta petite Julie au parler, si bien qu'elle te présenta à sa mère, à son père, à ses deux oncles, et à son frère par-dessus le marché.

ADELE. Aussi notre amitié se prolonge-t-elle encore, un an après notre sortie du pensionnat.

CÉLINE. Sous ce rapport, je puis en dire autant pour plusieurs de ces demoiselles... Hermance ne m'a-t-elle pas envoyé son coupon de loge aux Italiens? Olympe, qui est assez peu liante, m'a fait monter l'autre jour dans sa calèche aux Champs-Élysées!... Armide, que j'ai rencontrée à Saint-Roch, m'a juré une amitié éternelle... Et Flavie m'a encore saluée hier, de l'air le plus charmant du monde... J'étais cependant bien simplement mise!

ADELE. Ce sont toutes les quatre des jeunes filles d'une grande fortune avec de beaux noms... Oublies-tu ce que nous sommes maintenant... Et qu'es-pères-tu d'elles?

CÉLINE. J'espère que, par leurs relations dans le grand monde, elles pourront me procurer quelque place, quand ce serait de demoiselle de compagnie... Après tout, je sais combien il y a de départements en France, et combien il y a de figures dans le cotillon... C'est à peu près tout ce qu'il faut pour être demoiselle de compagnie... Il n'y a pas besoin d'examen à l'Hôtel-de-Ville... Je te dirai donc que j'ai écrit à toutes les quatre, que je dois aller chez les unes, et que les autres doivent venir ici, pas plus tard qu'aujourd'hui.

ADELE. Ici, grand Dieu! Nous logeons au cinquième.

CÉLINE. Mais c'est sans entresol!

ADELE. Nous n'avons même pas d'antichambre.

CÉLINE. Mais le carré est de la plus exquisite propreté.

ADELE. Cette pièce où nous sommes peut à peine passer pour un salon.

CÉLINE. Tout passe pour un salon aujourd'hui, du moment où il y a un guéridon et une causeuse.

ADELE. Les meubles sont loin d'être beaux.

CÉLINE. Mais les housses sont très-belles... Aide-moi donc à ranger. *(Elles commencent à ranger dans l'appartement. Au même moment on sonne.)*

ADELE. Ah! mon Dieu! c'est peut-être déjà une de tes amies, et nous n'avons pas de domestique.

CÉLINE. L'adversité ne doit pas nous abattre. Je vais ouvrir.

ADELE. Moi, je te souhaite tout le succès que tu attends de tes négociations, et vais broder une collerette. *(Elle sort par la gauche; Adèle ouvre la porte du fond.)*

SCÈNE II.

CÉLINE, HERMANCE.

HERMANCE. Me voilà, ma chère Céline.

CÉLINE. Bonne Hermance! *(Elles s'embrassent.)*

HERMANCE. Bonne? Oui, c'est une réputation que j'avais déjà chez M^{me} Ledoux; et je tâche de la conserver encore dans le monde.

CÉLINE. Mais assieds-toi donc, ôte ton mantelet, ton chapeau...

HERMANCE. Merci.

CÉLINE. Tu ne veux pas? Tu fais des façons, des cérémonies avec moi comme si tu étais en visite...

HERMANCE. Pardonne-moi, je suis pressée... Les journées sont si courtes à Paris! surtout au mois de novembre.

CÉLINE. Qu'as-tu donc à faire?

HERMANCE. Rien, précisément.

CÉLINE. Mais alors...

HERMANCE. C'est plus que tu ne pen-

ses... Et puis papa est en bas qui m'attend dans le coupé.

CÉLINE. C'est différent. Mais n'importe, ton papa te pardonnera bien de rester cinq minutes avec une ancienne camarade de pension... Voyons, assieds-toi près du feu, là, sur cette causeuse. (*Elle entraîne Hermance à la causeuse.*)

HERMANCE, *s'asseyant*. Tu le veux absolument? Je ne sais pas te résister.

CÉLINE, *lui serrant la main*. Chère Hermance!

HERMANCE. Chère Céline!

CÉLINE. Je te remercie bien de l'empressement que tu as mis à venir en recevant mon petit mot.

HERMANCE. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde te laisser douter de mon affection. Est-ce que nous ne nous sommes pas aimées aussitôt que nous nous sommes rencontrées? Je m'en souviendrai toujours...

CÉLINE. Et moi donc!

HERMANCE. C'était le premier jour de mon arrivée chez M^{me} Ledoux. Je me promenais seule dans le jardin du pensionnat, pendant que les autres jouaient ensemble... Je ne connaissais encore personne... Et voilà que tu es venue à moi tout de suite...

CÉLINE. Tu avais un air si doux!

HERMANCE. Tu m'as pris la main, les deux mains...

CÉLINE. Une sympathie secrète!

HERMANCE. Et, au bout d'une heure, nous étions les plus intimes amies. Tu avais déjà mis à ma disposition tout ce que tu possédais au monde...

CÉLINE, *riant*. Mon rosier du marché de la Madeleine, ma belle édition reliée en maroquin des *Veillées du château*, et les restes d'une tarte aux pommes.

HERMANCE, *riant*. Et je m'empressai de te prouver que je n'étais pas moins généreuse ni moins désintéressée.

CÉLINE. Ah! quelle amitié! Oreste et Pylade, au féminin.

HERMANCE. Nous mettions tout en commun : argent de nos menus plaisirs, aiguilles, dés, livres de classe, mappes-

monde, fautes de français dans nos thèmes, et jusqu'à nos pensums.

CÉLINE. Quelle touchante réciprocité!

HERMANCE. Mais, par exemple, cela ne dura guère.

CÉLINE. Quinze jours au moins, ma chère.

HERMANCE. Huit jours tout au plus, ma chère.

CÉLINE. Tu crois?

HERMANCE. Je m'en souviens parfaitement. Armide arriva au bout de huit jours; et, te le dirai-je?

CÉLINE. Quoi?

HERMANCE. Tu te passionnas pour Armide comme tu venais de te passionner pour moi.

CÉLINE. Armide était si vive, si riieuse... Et puis... une sympathie secrète...

HERMANCE, *riant*. Comme avec moi!... Ta sympathie secrète te jetait tour à tour à la tête de toutes tes compagnes! Je pouvais t'en vouloir, moi qui ne demandais pas mieux que de t'aimer!...

CÉLINE. Comme tu me dis cela, Hermance! On croirait que tu m'en veux encore!

HERMANCE, *se levant*. Garde-toi bien de le supposer... Et la preuve... (*Elle tire un petit carnet.*)

CÉLINE, *se levant*. Comment?

HERMANCE. J'ai deviné ce que tu veux me demander... Cette grande faveur dont tu parles avec tant d'emphase sur ta lettre... Je suis bien heureuse de pouvoir t'être agréable... Tiens!

CÉLINE. Quoi! notre coupon de loge aux Italiens?

HERMANCE. Pour ce soir. Tu entendras Sophie Crevelli... Adieu... Ne me remercie pas... Mais embrasse-moi vite... Papa va me gronder de l'avoir fait attendre.

CÉLINE, *l'embrassant*. Adieu donc, Hermance. (*Elle l'accompagne jusqu'à la porte.*)

HERMANCE. Adieu... Amuse-toi bien, et ne m'oublie pas... Nous sommes chez nous les mercredis. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

CÉLINE, seule.

C'est singulier ! je ne croyais pas qu'il fût si difficile de demander un service ! Plus je trouvais de la bonté chez Hermance, et plus je me suis sentie embarrassée, comme si le pénible aveu que j'avais besoin d'elle devait, tout à coup, établir entre nous une ligne de démarcation humiliante... Et puis, le cœur a des instincts, des révélations qui trompent rarement... et le mien me disait, pendant cet entretien, que je parlais à la bienveillance polie plutôt qu'à la véritable affection... (*On sonne, Céline va ouvrir.*) La seconde fois je serai sans doute plus heureuse... (*Elle fait un pas en arrière à la vue de M^{me} de Bretoncelles. A part.*) Quelle est donc cette dame ?

SCÈNE IV.

CÉLINE, M^{me} DE BRETONCELLES.

M^{me} DE BRETONCELLES, sur le seuil de la porte. Me reconnaissez-vous, mademoiselle ?

CÉLINE, l'examinant. Attendez donc... ce teint, ce sourire, ce regard...

M^{me} DE BRETONCELLES. Eh bien ?

CÉLINE. J'y suis... Vous êtes une de nos bonnes amies ?...

M^{me} DE BRETONCELLES. Certes.

CÉLINE. M^{me} de Fresselines !

M^{me} DE BRETONCELLES. Quel nom avez-vous dit ?

CÉLINE. M^{me} de Fresselines... que j'ai rencontrée un dimanche de l'été dernier à Meudon, chez le vieux baron de Laverdac ?

M^{me} DE BRETONCELLES, étonnée. Je suis M^{me} de Fresselines ?...

CÉLINE. Il faisait un temps détestable ; impossible de sortir dans le jardin ; et nous avons fait connaissance en jouant au loto... Nous nous sommes convenues tout de suite ; nos âmes se sont devinées ; et, en nous quittant, nous nous sommes bien promis de nous revoir.

M^{me} DE BRETONCELLES. Mais vous vous trompez, mademoiselle. Je ne suis pas M^{me} de Fresselines... Je ne connais pas le baron de Laverdac...

CÉLINE. Ah !... Pardon, madame... il y a des ressemblances si étonnantes... Et puis, le demi-jour de cet appartement... le temps si couvert qu'il fait dans cette saison... Oui, voilà les circonstances atténuantes de mon erreur involontaire... Je vous remets maintenant, madame...

M^{me} DE BRETONCELLES. A la bonne heure.

CÉLINE. Vous êtes M^{me} de Champroger.

M^{me} DE BRETONCELLES, avec une nouvelle surprise. C'est incroyable !

CÉLINE. Incroyable que je vous reconnaisse si facilement, lorsque je ne vous ai vue qu'une fois à cette matinée musicale dans la salle Hertz ? Mais, si vous vous rappelez bien, nous étions placées l'une à côté de l'autre ; une amie commune a eu l'obligeance de nous mettre en rapport, et il a suffi d'un clin d'œil pour nous faire comprendre que nous étions faites l'une pour l'autre.

M^{me} DE BRETONCELLES. Je vois que vous ne me reconnaissez pas du tout. J'espérais pourtant avoir conservé une place dans votre souvenir. Je suis M^{me} de Bretoncelles.

CÉLINE. Madame de Bretoncelles ! — Je me le disais bien ! C'est à la campagne que je vous ai connue...

M^{me} DE BRETONCELLES, secouant la tête. Oh ! à Belleville !

CÉLINE. Belleville ou Meudon, qu'importe ?... Je disais bien aussi chez un baron...

M^{me} DE BRETONCELLES. C'était chez un banquier.

CÉLINE. Banquier ou baron, la différence n'est pas grande... Je me rappelle maintenant, madame... Je confondais aussi le loto avec la... balançoire.

M^{me} DE BRETONCELLES, souriant. La différence n'est pas grande non plus.

CÉLINE. Le résultat revient toujours au même... C'est que nous nous sommes bien amusées ce jour-là, madame... Vous rappelez-vous quel temps superbe pour courir sous les bosquets d'acacias! et les belles pêches que nous avons cueillies sur les espaliers! Vous vouliez bien, vous, une femme mariée, vous amuser avec les jeunes filles... Comme j'ai vite apprécié votre caractère!... Pendant plus d'une grande heure nous n'avons fait que nous promener en tête-à-tête, sous la grande allée de tilleuls... Et je pensais que je serais bien heureuse de vous avoir pour amie... Ah! madame, puisque je vous retrouve, laissez-moi, de grâce, vous embrasser... *(Elle embrasse M^{me} de Bretoncelles.)*

M^{me} DE BRETONCELLES. Chère enfant! Oui, vous m'avez témoigné tant d'amitié dans cette première rencontre, que je devais naturellement penser à vous à la première occasion!...

CÉLINE. Comment donc, madame!

M^{me} DE BRETONCELLES. Il s'agit de venir en aide à une pauvre veuve que des malheurs récents et immérités ont réduite à la dernière misère. Elle cherche à tirer parti de quelques restes de son opulence. Elle se décide à mettre en loterie un bracelet richement incrusté de pierres fines... Voyez! *(Elle tire un bracelet qu'elle montre à Céline.)*

CÉLINE. Un bracelet magnifique, madame...

M^{me} DE BRETONCELLES. Une superbe acquisition pour celle qui le gagnera! Une bonne action par-dessus le marché! Cette pauvre dame est bien intéressante... menacée, d'ailleurs, de perdre la vue par une ophthalmie opiniâtre... J'ai voulu me charger de lui placer des billets, et je vous apporte les deux derniers qui restent... Deux bons numéros, le 56 et le 78... Cela se trouve à merveille; un pour vous, l'autre pour votre sœur.

CÉLINE. Et combien le billet, madame?

M^{me} DE BRETONCELLES. Une bagatelle... cent sous.

CÉLINE, *allant prendre sa bourse sur la cheminée.* Voilà dix francs, madame... *(A part.)* Ma pauvre petite bourse, te voilà un corps sans âme!

M^{me} DE BRETONCELLES. Je n'attendais pas moins de votre bon cœur. Voilà les cent billets placés pour cette pauvre veuve! On fera le tirage samedi, à un thé dansant chez moi, rue du Paradis... Je vous enverrai une invitation en règle pour vous, mon petit ange, ainsi que pour votre sœur et M^{me} votre mère... J'espère bien au moins qu'une autre fois vous me reconnaîtrez mieux... Vous me le promettez, n'est-ce pas? Car, voyez-vous, c'est très-vilain pour une jeune personne d'avoir des amies intimes dont elle ne sait pas le nom... Adieu, et au revoir, mademoiselle Céline. *(Elle sort; Céline l'accompagne jusqu'à la porte.)*

SCÈNE V.

CÉLINE *seule, restant près de la porte du fond qu'elle laisse ouverte.*

Ayez donc des amies! Celle-ci sert à m'enlever mes dernières économies... Il est vrai que c'est pour une bonne œuvre... sous la forme d'un bracelet. *(Regardant au fond.)* On monte l'escalier... Deux jeunes filles, suivies d'un domestique en livrée verte... Ah! Je ne me trompe pas... Olympe et Flavie! Quel luxe dans leur toilette! Comme elles sont heureuses d'être riches!

(Olympe et Flavie entrent.)

SCÈNE VI.

CÉLINE, OLYMPE, FLAVIE.

OLYMPE, *embrassant Céline.* Bonjour, Céline... Comment vous portez-vous?

CÉLINE, *à part.* Elle m'embrasse, mais elle ne me tutoie plus.

FLAVIE, *embrassant Céline.* A mon tour, Céline... Comme il y a longtemps que je ne vous ai vue!

CÉLINE, *à part.* Flavie aussi a oublié de me tutoyer!

FLAVIE, à Céline. Qu'avez-vous donc ?

CÉLINE. Oh ! rien, rien... Le bonheur que j'éprouve à vous voir... Asseyez-vous, mesdemoiselles.

(Elles s'asseyent toutes les trois. Moment de silence).

OLYMPE, à Céline. J'ai voulu vous épargner la peine de venir chez moi. Je pars après-demain pour aller passer quinze jours ou trois semaines auprès de ma tante Aurélie, à Niort.

FLAVIE. Oui, nous partons.

CÉLINE, à Olympe. Flavie vous accompagne !

OLYMPE. Son père veut bien la confier au mien pour qu'elle fasse ce voyage avec nous. Il est vrai que Flavie et moi nous ne nous quittons guère.

FLAVIE. C'est une amitié qui a commencé au pensionnat...

OLYMPE. Qu'ise continue dans le monde.

FLAVIE. Et qui durera tant que nous vivrons.

OLYMPE, serrant la main de Flavie. C'est un si grand bonheur que de rencontrer une véritable amie !

CÉLINE, à part. Pourquoi me disent-elles cela ? Elles se regardent d'un air... (Plus haut.) Mesdemoiselles, me croyez-vous incapable d'une constance pareille dans mes affections ?

OLYMPE. Nous n'avons rien insinué de semblable, que je sache !

FLAVIE. Non, assurément, et je ne vois pas en quoi Céline serait contrariée, parce que nous nous aimons.

CÉLINE, avec un peu de dépit. Croyez bien que je vous en félicite de tout mon cœur.

(Moment de silence).

OLYMPE. Vous m'avez écrit, Céline, en m'annonçant votre prochaine visite... Aviez-vous quelque chose de particulier à me dire ?

CÉLINE, à part. C'est très-embarrassant ! Elle a des airs si hautains... Je m'avalerai la langue plutôt que de lui demander un service.

OLYMPE. Ne craignez pas de parler devant Flavie, c'est une autre moi-même.

CÉLINE, à part. Il faut pourtant que je m'y décide... Songeons à ma mère, à ma sœur.

OLYMPE. Eh bien !

CÉLINE, avec embarras. Eh bien ! j voulais vous demander... (Elle hésite à achever sa phrase).

OLYMPE. Je pensais bien que vous vouliez me demander quelque chose... Vous n'êtes pas la première de mes anciennes camarades de pension qui s'adresse à moi.

CÉLINE, à part. Quel ton protecteur !

OLYMPE. Mon père, le comte de Favières, joint à une brillante fortune un certain crédit.

FLAVIE. Olympe est la fille d'un sénateur.

OLYMPE. C'est quelque chose, et je pourrais en être fière. Ce n'est pas que je ne sois accablée de demandes, de sollicitations nombreuses, comme si je disposais de toutes les fonctions publiques.

CÉLINE, à part. Qu'est-ce que je disais !

OLYMPE. Jusqu'à ma femme de chambre qui veut une place de garde champêtre...

CÉLINE. Comment !

OLYMPE. Pour son frère !... (A Céline.) Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous voulez ?

CÉLINE. Détrompez-vous, mademoiselle... Mon intention n'était pas d'avoir recours à votre influence gouvernementale. (Elle appuie sur ce mot.)

OLYMPE, se levant. Gouvernementale !

CÉLINE, à part, se levant. Attrape. (Haut.) J'ai remarqué la coupe de vos chapeaux, et je voulais seulement l'adresse de votre modiste.

OLYMPE. Vraiment !

CÉLINE. Oui, vraiment.

OLYMPE, sèchement. Je ne me la rappelle pas au juste ; je vous l'enverrai par ma femme de chambre. (Flavie s'est levée aussi pendant ces dernières répliques.)

FLAVIE, regardant à sa montre. Il se fait tard, Olympe.



Magasin des Demoiselles, 83, r. Valenciennes, Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 septu. 6 albums de musique. 4 gravures de modes. 6 planches de tapisseries colorées. 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à la quenelle, filet, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche crochet couleur bleu, planche de petits ouvrages piqués et ouvrages

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte
 Ayuntamiento de Madrid

CÉT
 OL
 dispe
 FL
 prép
 CÉT
 OL
 amie
 CÉT

L
 orig
 nou
 teau
 app
 Par
 Tal
 rale
 tur
 ajo
 pré
 non
 pèl
 il l
 ou
 ran
 vel
 cor
 pa
 ma

CÉLINE. Vous voulez déjà partir?
OLYMPE. Nous avons des courses indispensables...

FLAVIE, *achevant la phrase*. Pour nos préparatifs de voyage.

CÉLINE. Oh ! je ne vous retiens pas.

OLYMPE. Vous comprenez, ma chère amie, que la veille d'un départ...

CÉLINE. Comment donc !

FLAVIE, *embrassant Céline*. Adieu, Céline.

OLYMPE, *embrassant Céline*. Adieu, Céline. Je n'oublierai pas votre commission... Un grand service ! L'adresse de ma modiste !

CÉLINE, *les accompagnant jusqu'à la porte*. Merci, Olympe. Au revoir, mesdemoiselles. (*Olympe et Flavie sortent.*)

BERNARD LOPEZ.

(*La suite au prochain numéro.*)

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE II.

A CAMILLE.

Novembre 1852.

La mode qui prend naissance à Paris emprunte à bien des peuples ses originalités et ses costumes, et, malgré tout, elle a toujours l'air d'être nouvelle. Quoi qu'il en soit, notre manteau Talma est espagnol, le manteau Andromaque est du genre grec, et les capuchons, si fort en vogue, appartiennent aussi bien aux femmes de la campagne qu'à nos mignonnes Parisiennes : les unes les portent par raison, les autres par caprice. Le Talma, comme je l'ai dit le mois dernier, est le pardessus le plus généralement adopté. L'hiver dernier il était long, et tout rond, sans ouverture ; cette année les confectionneuses l'ont ouvert sur le côté, y ont ajouté le capuchon pointu ou arrondi, selon le goût. Quelques femmes préfèrent le Valois, le Charles IX, baptisé encore de huit ou dix autres noms, et qui n'est que le diminutif du Talma, c'est-à-dire une grande pèlerine à pinces sur les épaules. Le Valois est très-joli pour jeune fille, il laisse les bras libres, permet de relever la robe, de porter un parapluie ou un manchon, et n'a pas le désagrément des manteaux à manches, qui ramènent vers les entournures les manches des robes pagodes. Fait en velours, le Valois doit être en grande largeur, sans cela il y aurait beaucoup trop de coutures. Quelques confectionneuses le taillent comme les parapluies, de façon que les coutures viennent en diminuant vers le cou, mais cette coupe fait perdre énormément de velours. Ce petit Talma se

garnit d'une large bande de galon moiré, ou d'une haute frange en chenille, d'une dentelle-guipure, d'une dentelle au filet, émaillée de petites perles de jais, de galons à dessins de velours, etc., etc. En drap, les galons sont plus simples, et il ne reçoit pas d'effilé.

Le manteau *Cervantes*, celui de la gravure et dont tu reçois le patron, est plus nouveau que le grand collet. Il emploie beaucoup d'étoffe et d'ornements; le capuchon est d'une jolie forme, la pièce d'épaule est bien tombante et dégage bien le cou. J'espère que tu seras satisfaite de ce choix. Le manteau *Andromaque*, dessiné seulement sur la planche de broderies, vise beaucoup plus à l'effet. C'est un manteau qui ne sera pas de mode aussi longtemps que les autres. Je ne le conseille qu'aux femmes qui peuvent acheter chaque année un pardessus d'hiver.

Les vestes justes, quoique bien ouatées et bien chaudes, ne se voient plus dans les rues, et même, pour l'appartement, on les porte un peu plus larges. J'en ai distingué une en cachemire vert orné d'un ruban vert et or, elle était charmante. Une autre en velours, ornée d'un galon noir et or, décrivant des arabesques bizarres, était fort originale. L'or se répand maintenant à profusion... sur les rubans, les galons, les robes, les chapeaux, etc. *M^{me} de Sévigné*, qui décrivait un costume de *M^{me} de Montespan* ainsi qu'il suit : « Une robe d'or sur or brodée d'or, et par-dessus or fusé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait été imaginée », serait fort embarrassée d'exprimer ses admirations à la vue de nos moires d'or et d'argent, de nos draps d'or et d'argent, de nos belles soieries couvertes de ramages. Pour peu que cela continue, on tissera les perles et les diamants; les femmes opulentes ressembleront aux infantes ensachées dans leurs vertugadins et leurs fraises, et la grâce ne sera plus pour rien dans leur costume. Il ne manque plus à nos Françaises, ainsi parées, que la baguette des fées *Argentine*, *Gracieuse*, enfin, de toutes les bonnes fées de ma jeunesse que j'ai vues, à la *Gaité* ou à l'*Ambigu*, en robe de gaze ou de soie scintillante. Une toilette du moment, que l'on trouvait éblouissante dans un grand salon, était une robe bleu foncé en soie brodée d'un semé en or : la femme qui la portait m'a fait exactement l'effet d'un beau vase de porcelaine de *Sèvres*. Enfin, telle est la mode, je te la décris. Les jeunes filles qui ne peuvent se permettre un tel luxe auront les ressources des rubans d'or et d'argent sur les étoffes légères, de coiffures miroitant aussi d'or et d'argent, soit en ruban de gaze, soit en fleurs de fantaisie; et puis, nous aurons d'autres nouveautés. Je te les indiquerai en temps utile.

La toilette de soirée de ta gravure est très-simple et très-jolie ; tu peux, si tu veux, remplacer le plissé à la vieille par des rubans écossais, et mettre dans tes cheveux une coiffure de ruban assorti. On portera cette année beaucoup de fleurs en crêpe, avec feuillage d'or et d'argent, ou de fleurs en crêpe ou en velours, avec feuilles en crêpe, puis des fleurs en organdi, etc.

En chapeaux, il existe une telle variété de formes et d'arrangements, qu'il est impossible de tout énumérer. D'abord, parlons du négligé : de la paille noire il n'en est plus question depuis longtemps. Le feutre noir, ou les chapeaux de soie, se garnissent très-simplement. Le feutre *ehoca*, couleur à la mode, un peu noisette, à reflet alezan, peut être orné de petits flots de ruban écossais. Les grandes traverses en ruban n° 22, que l'on portait cet été, ne sont de mode que pour restaurer un vieux chapeau, c'est-à-dire lui venir en aide pour faire retomber une calotte obstinée, depuis deux hivers, à recouvrir le haut du chignon.

Les fonds des capotes sont à damiers velours et satin, satin et velours épinglé, satin de deux couleurs. Ces carreaux me rappellent les pelotes en petit ruban que j'ai reprises dans ma jeunesse ; ils sont d'un joli effet. Quelques capotes sont d'un seul morceau : les fronces sont retenues de distance en distance par des velours larges d'un doigt, ou des velours épinglés, selon l'étoffe. Des flots de velours de chaque côté sont les seuls ornements ; la passe dessus et dessous, et le bavolet, sont entourés d'une petite dentelle à dents. — Les couleurs préférées pour le velours sont le groseille-clair (*cactus*), entouré de dentelle ou de guipure noire, le noir, le violet. En satin, c'est le gros vert, le gros bleu, pain brûlé, vert-paon et violet. — Les capottes de dentelle, ornées de dents ou d'autres fantaisies en velours, se porteront très-avant dans la saison. Toutes les passes sont garnies avec profusion, en dessous, de blondes, de velours, de petits rubans, de fleurs, de nattes en rubans passant sur le front, etc. Les capotes en taffetas piqué essayent de reparaitre. J'ai vu chez une bonne modiste une capote noire mélangée de satin et de dentelle, garnie de petit ruban noir et or étroit.

Les bonnets de parure sont petits, et se posent très en arrière de la tête pour laisser place soit à la natte de cheveux, soit à la natte de ruban. Un bonnet très en vogue, appelé bonnet à la jolie femme, se compose de tulle bouillonné et de fleurs légères. Sa nouveauté consiste dans les pattes de tulle, espèce de petites écharpes que l'on noue sous le menton. On fait aussi de charmantes coiffures du soir avec du ruban de gaze découpé

MAGASIN

à jour, et formant des feuilles, des arabesques, des losanges, etc. ; elles conviennent pour jeunes personnes. Ces coiffures sont très-tombantes.

Les bandeaux bouffants, les bandeaux séparés en deux parties, formant bandeaux près du front et nattes bouffantes au-dessus, les bandeaux plats couronnés d'une tresse, les papillotes légères et crêpées, telles sont les coiffures du moment. — La petitesse des chapeaux exige que les cheveux fassent le moins de volume possible ; mais, pour le soir, la chevelure reprend ses avantages, et se soutient avec un peigne à torsades.

J'allais oublier de te parler d'une innovation qui me paraît destinée à peu de succès : ce sont des chapeaux en peau ; ils iront rejoindre, je crois, le chapeau en écaille de l'exposition. Je ne puis croire que cette invention soit bien accueillie. Sera-ce un gantier ou un guétrier qui les vendra ? Seront-ils piqués comme les guêtres des Espagnols ? ou brodés en crin comme les paniers des sauvages ?

Je t'ai parlé des étoffes de la saison dans ma dernière lettre, je n'y reviendrai pas. Pour robe de chambre on emploie le cachemire imprimé et le cachemire bordé de peluche de couleur tranchante. Les manches sont larges et doublées de peluche, la pèlerine est arrondie par devant et très-longue par derrière.

Les robes de drap sont toujours de mode. Le gros bleu et le noir sont les couleurs de cet hiver.

Rien de bien nouveau pour les enfants : la charmante petite robe à basques que je t'envoie est ce qu'il y a de plus élégant et de plus frais. Taillée en grosse étoffe de laine feutre, elle donne à nos mignonnes petites créatures un air rustique qui sied à ravir au ton doux de leur peau. Pour mon compte je l'ai fait exécuter en soie, dessin écossais assez éclatant, j'ai garni les basques de trois rangs de velours, et suis enchantée de mon ouvrage. Quant à messieurs les petits hommes, on a imaginé la plus charmante blouse que tu puisses rêver. Elle se fait en cachemire noir ou en velours, avec des rubans lamés d'or pour garnitures. La blouse ouvre carré comme le vêtement célèbre de Raphaël enfant ; elle est serrée à la taille par une ceinture pareille à l'étoffe, sur laquelle on étale un ruban lamé semblable à celui de la garniture.

Sur la blouse élégante que je viens de décrire, ces *messieurs* jettent un petit Talma *tabac d'Espagne*, qui leur donne le plus grand air que je sache. Le mois prochain, à ce sujet, tu seras mieux informée, car toutes les fraîches créations de l'hiver seront écloses.

Maintenant, si je n'écoutais que ma vanité, je te dirais d'admirer ce que

tu recevras avec ce numéro... J'aime mieux me taire. Il y a, je le sais, quelquefois vanité dans le silence ; mais cette vanité nous est peut-être permise, et tu nous la pardonneras en admirant notre planche de tricot, nos gravures d'ouvrages en filet repris en or ou argent ; tu nous la pardonneras en répétant les deux charmantes polkas que je t'envoie, et le chant si mélodieux de l'auteur de *Galathée*, le plus vrai des succès obtenus depuis un an, par nos théâtres lyriques.

Adieu, douce amie, sois heureuse et paisible.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Blanchissage par la saponaire.

Prenez 60 grammes de feuilles et de tiges de saponaire, ou, ce qui vaut mieux, de la racine de cette plante, et faites-les bouillir dans un litre d'eau, pendant quinze minutes. Plus on agite cette coction plus l'eau devient savonneuse. Enlevez les débris de la saponaire, et dans le liquide lavez les étoffes (soie, coton, laine ou toile) que vous voulez nettoyer. La saponaire n'altère pas les couleurs.

OUVRAGES DIVERS.

Étole en canevas.

(Dessinée sur la planche, n° 24.)

Cette étole se fait sur du canevas Pénélope, n° 22 ; il en faut 1 mètre 20 cent. ; elle se fait en deux morceaux qui se réunissent par une couture derrière le cou. Tout le dessin, qui contient un point noir, est recouvert de tubes de jais blanc. Le fond se fait au gros point, en laine ou en soie d'Alger. On peut remplacer le jais par de la soie blanche, et même par du gros fil plat luisant ; mais l'effet en est bien moins joli. Il faut, pour cet ouvrage :

1 mètre 20 cent. de canevas.....	2 fr. 20 c.
500 grammes de jais.....	5 » »
De la soie d'Alger.....	6 fr. environ.
Laine.....	2 fr.

On sait que les couleurs obligées pour le fond de l'étole sont cramoisi et blanc, bouton d'or et blanc, et pour les évêques seulement violet et blanc.

L'étole se double en soie. Nos abonnées trouveront chez M^{me} Marie Soudan le jais et les soies. Les personnes qui ne voudraient pas compter les points peuvent tracer le dessin sur le canevas et suivre le trait.

Puff.

(Dessiné sur la planche, n° 25.)

Tout le monde sait qu'un puff est un coussin rond et mou, qui sert de tabouret de pieds. Avant de le recouvrir, tel qu'il est dessiné au n° 25, il faut préparer le dessous qui se compose de deux ronds de toile verte cousus l'un à l'autre, et bourrés de plumes ou de coton. Le

coussin ainsi préparé et bien rempli, on apprête des languettes de drap noir, comme il suit :

35 du n° 33. — 35 du n° 32. — 35 du n° 31.

34 du n° 30. — 29 du n° 29. — 24 du n° 28.

19 du n° 34. — 14 du n° 27. — 11 du n° 26.

Ces 9 grandeurs de languettes sont posées de telle sorte que chaque grandeur forme un tour du puff, mais avant de les poser elles doivent être entourées d'un point de feston fait en grosse soie demi-torse, de couleur tranchante. Ce point de feston est très-lâche. On commence à recouvrir le puff dans sa plus grande circonférence, avec les plus grandes languettes. On termine par un dalhia en laine (V. le n° 25). J'ai indiqué ce coussin en drap noir, mais on peut le faire en toutes couleurs et même de couleurs nuancées. Nous laissons ce perfectionnement au bon goût de nos abonnées.

PATRONS.

Explication de la robe de petite fille.

(Dessinée sur la planche, du n° 10 au n° 19. — Voir l'effet au n° 73.)

Le n° 10 est le morceau du milieu du corsage. Il est orné de velours noir de deux grandeurs. La pose des velours est indiquée.

Le n° 11 est le côté qui s'adapte au n° 10.

Le n° 12 est le petit côté du dos. Il se trouve droit fil sous les bras.

Le n° 13 est le dos. La largeur de l'ourlet est indiquée. Cet ourlet se pique à points-arrière.

Le n° 14 est un morceau de la berthe, celui qui s'attache depuis la ceinture jusqu'à l'épaulette. Il est en biais du côté du n° 10.

Le n° 15 est le morceau du dos de la berthe. Il est aussi en biais. Cette berthe, comme on le voit, est coupée en deux morceaux ; ces morceaux sont réunis sur l'épaule par deux pattes d'étoffe recouverte de trois petits velours et posés en travers. La largeur qui doit exister entre les deux morceaux de la berthe est d'un doigt dans le haut, et d'un doigt et demi dans le bas, afin que la manche ne soit pas comprimée.

Le n° 16 est une manche courte taillée en biais.

Les nos 17, 18 et 19 sont les basques (Voir le n° 73). Il y en a trois de chaque côté ; le n° 17 est celle du milieu, le 18 celle des hanches, et le 19 celle du dos. Cette robe se fait en popeline écossaise, il faut bien prendre garde en la taillant de faire rapporter les carreaux, ce qui est très-difficile. Les berthes, les dos, les petits côtés, les basques correspondantes doivent être dans le même sens, et représenter les mêmes carreaux.

J'ai fait cette petite robe, et je sais combien l'ouvrage en est minutieux.

L'on met quatre lés de popeline pour la jupe, l'ourlet ne doit pas traverser.

L'on taille tout son corsage, et lorsque les morceaux sont prêts on les bâtit sur une mousseline raide un peu fine (à 50 centimes le mètre), puis on bâtit encore le tout sur la doublure. Pour les berthes, les manches et les basques, on rentre l'étoffe et la doublure sur la mousseline, et on soutient ces remplis par un petit point droit. Cet ouvrage doit être très-nettement fait, sans cela l'étoffe paraîtrait sous les velours. Lorsque tous ces remplis sont terminés, on coud les trois velours tels qu'ils sont indiqués sur les patrons. On commence par le plus grand (qui est du n° 4), on le coud par un point devant, de manière à ce qu'il cache l'étoffe sans déborder ; mais ce velours et les deux autres s'attachent sur la lisière de droite, et non sur celle de gauche. Cette observation est aussi bien pour les berthes, les manches, que pour les basques. À la berthe, ainsi qu'aux manches, on peut ajouter un effilé écossais, de 4 cent. de hauteur.

Il faut : 4 mètres de velours n° 4.
 8 » de velours plus petit.
 1 » 30 cent. d'efilé.
 3 » de popeline.

La jupe est montée à plis, comme une robe de femme. J'indique l'écoissais pour cette petite robe, mais on peut employer encore le cachemire uni, le velours ottoman, bleu ou rose, cela dépend de l'importance que l'on désire donner à ce vêtement.

Ce patron est pour l'âge de deux ans, mais il est aussi facile de le tailler pour dix-huit mois que pour quatre ans, il ne s'agit que de diminuer ou d'augmenter les proportions. Ce corsage est décolleté et exige une chemisette blanche à manches longues. Il est taillé juste et sans aucun rempli.

Patron du manteau Cervantès détaillé sur la planche de patrons et dessiné sur la gravure de modes.

Le n° 1 est le devant du manteau, il se taille droit fil.

Le n° 2 est la moitié d'une pièce d'épaule qui va d'un devant à l'autre, et simule le fond d'un capuchon. Pour le bâtir tel qu'il doit être, il suffit de rapprocher les lettres de manière à ce que les DD, les CC, etc., se réunissent.

Le n° 3 est le dos. Il doit se trouver de biais à la couture du milieu. Notre feuille n'étant pas assez large, nous avons été forcées d'indiquer replié un morceau du manteau, il est bien entendu qu'il n'est pas coupé. En suivant toujours la ligne du dos du manteau, à l'endroit où est chiffré le n° 3, on suit le patron exactement pour former le capuchon qui est du même morceau que le dos. La ligne près du n° 3, depuis le B jusqu'à l'A, indique le pli que forme le capuchon en rabattant sur les épaules. Ce capuchon serait informe si on ne repliait la partie d'étoffe comprise entre la raie qui se trouve sous le mot *Amélie* et le contour extérieur formant angle. Lorsque l'on aura fini de couper son patron, qu'on l'aura assemblé avec le secours des lettres correspondantes, on verra que le dos, formant capuchon, vient en s'arrondissant sur l'avant-bras; il ne se coud que jusqu'à la saignée. La pièce d'épaule figure le fond du capuchon, le devant est montant et retombe droit et fermé. Du reste, la gravure de modes aidera beaucoup à la confection de ce manteau, qui est tout nouveau. Il se fait en soie, en velours, en drap. Celui de la gravure est garni de moire, mais d'après les étoffes on peut varier l'ornement. Nous devons ce manteau, ainsi que le manteau *Condé* et le manteau *Andromaque*, au bon goût de la maison Bouillet dont les magasins, rue N.-D.-des-Victoires, près des Messageries, sont remplis des plus charmantes nouveautés en ce genre. En général, pour les manteaux de velours on a adopté le noir. Il y a pour cette confection une espèce d'étoffe chinée en laine légère, qui va du gris à l'aventurine, et qui se garnit à volonté d'un velours ou d'un galon : c'est d'un très-joli effet.

Patron d'une robe décolletée et à basques, ornée d'un revers formant berthe par derrière.

Le n° 4 est le devant du corsage. Ce devant se fait en deux morceaux.

Le n° 5 est le côté de la poitrine qui s'ajuste au n° 4. On forme les deux pinces indiquées, selon la poitrine et la longueur de taille de la personne. Ce morceau forme basque.

Le n° 6 est le petit côté qui, lui aussi, forme basque et se réunit au n° 5.

Le n° 7 est le dos, il forme basque. Ce dos se lace.

Le n° 8 est la berthe, qui est taillée de biais. Pour assembler les différents morceaux de cette

berthe, il suffit de réunir les lettres correspondantes.

Le n° 9 indique la manche, elle est courte et en biais.

Cette robe, que nous devons à M^{me} Laure Flichet, est couverte sur la poitrine de bouillonné de crêpe ou de tulle. La berthe, les manches et la jupe sont ornées de volants, soit en crêpe, soit en taffetas. Chaque tête de volant est ornée d'un plissé à la vieille en ruban. Ce corsage peut se faire montant, en laissant dans le haut l'étoffe nécessaire.

Explication de la planche de crochet, ou au filet reprisé.

- N° 1. Vide-poche au crochet. Ce dessin peut aussi servir pour tapisserie en jais, et pour bas d'aube au crochet.
- N° 2. Bordure de rideaux pour couvre-pieds, etc.
- N° 3. Dessus d'édredon.
- N° 4. Pelote.
- N° 5. Pelote.
- N° 6. Rond au crochet à jour pour tabouret de piano, bonnet grec, etc., selon la grosseur du crochet.
- N° 7. Bande assortie au rond.
- N° 8. Petit semé pour toute espèce d'usage.
- N° 9. Rond pour petite bourse à fermoir.
- N° 10. Petit dessous de flacon.
- N° 11, 12. Grandes dentelles au crochet à jour:

Explication de la feuille de crochet et de filet gravés en couleurs et relevés d'or.

Cette charmante feuille, si bien réussie, renferme :

- N° 1. Bourse à coulisse, filet reprisé, soie de couleur et or.
- N° 2. Sac à tabac au filet, ou joli petit sac de dame. Pour le premier usage on le double en peau fine, pour le second en soie blanche. Le même travail, pour le double usage indiqué, peut être fait au crochet or et soie.
- N° 3. Porte-cigares au crochet or et soie. Pour ce joli travail, si vous tenez à avoir un ouvrage qui ait un vrai caractère oriental, prenez de la soie rouge et de l'or un peu passés, mais que le bleu soit d'un ton vif et franc.
- N° 4. Bande d'une calotte au crochet soie et or. Vous pouvez faire toute la calotte au crochet, comme il est possible de la tailler ou de la faire tailler en velours et l'orner seulement de la bande.
- N° 5. Bourse de dame au crochet.
- N° 6. Bourse algérienne, or et soie. Répéter la bande jusqu'à la largeur voulue et faire la bande assez longue, car ces sortes de bourses veulent être profondes; garnir les deux extrémités avec des glands algériens, or et soie rouge.
- N° 7. Dessin de filet reprisé avec dentelles. Cette bande est la partie droite du sac; pour le fond on emploiera le n° 8. Ce travail est difficile.
- N° 8. Dessus de pelote au filet reprisé.
- N° 9. Sac à tabac au crochet, dessin cachemire.
- N° 10. Tour d'une calotte ou d'un petit sac à ouvrage en velours bleu.
- N° 11. Porte-monnaie à fermoir, garni en peau.
- N° 12. Petite bande qui peut servir à divers usages.
- NOTA. Pour toutes les fournitures, s'adresser à M^{me} Marie Soudan, à la Religieuse.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Devant de fichu au feston. Ce fichu se ferme par derrière.</p> <p>2, 3. Col que l'on adapte au fichu. Ce col est en deux morceaux.</p> <p>4. Col plumetis et point de plume.</p> <p>5. Mouchoir plumetis et point d'arme.</p> <p>6. Mouchoir plumetis et point d'arme, point d'échelle.</p> <p>7, 8, 9. Bonnet à quatre pièces, de petit enfant. Point de plume et feston.</p> <p>11. Devant de corset au feston de rose.</p> <p>12. Entre-deux, application.</p> <p>13. Entre-deux, plumetis.</p> <p>14. L. L. entrelacés, plumetis.</p> <p>15. H. J. Feston de rose.</p> <p>16. E. C. Plumetis.</p> | <p>17. H. D. Plumetis.</p> <p>18. E. D. Feston.</p> <p>19. M. H. Plumetis.</p> <p>20. S. C. M. Plumetis et pois.</p> <p>21. M. D. Feston.</p> <p>22. C. G. Plumetis et point d'échelle.</p> <p>23. Denise. Plumetis.</p> <p>24. Etole en jais blanc et fond de laine sur canevas.</p> <p>25. Effet d'une brioche à languette de drap. (Voir l'explication aux Ouvrages.)</p> <p>De 26 à 34. Patron des languettes qui composent cette brioche. Le nombre que l'on doit découper de chaque grandeur est indiqué dans chaque languette modèle.</p> |
|---|--|

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Devant de manteau Cervantes.</p> <p>2. Pièce de l'épaule.</p> <p>3. Dos du manteau.</p> <p>4. Devant d'un corsage décolleté et à basques.</p> <p>5. Côté de ce corsage. Les pinces sont indiquées.</p> <p>6. Dessous de bras.</p> <p>7. Dos du corsage.</p> <p>8. Berthe de la robe.</p> <p>9. Manche du corsage.</p> <p>10. Devant du corsage de robe pour petite fille de deux ans. Les raies horizontales indiquent la place et la largeur des velours. (Voy. aux Ouvrages.)</p> <p>11. Côté du devant qui s'ajoute au n^o 10.</p> <p>12. Petit côté du dos.</p> <p>13. Dos.</p> <p>14. Devant de la berthe.</p> <p>15. Dos de la berthe.</p> <p>16. Petite manche courte.</p> <p>17, 18, 19. Basques de la robe. (Voy. aux Ouvrages.)</p> <p>De 20 à 44. Alphabet feston. Point de roses.</p> <p>45. Bandes au plumetis et feston de roses.</p> <p>46. Entre-deux, plumetis.</p> <p>47. Bande plumetis et feston de roses.</p> <p>48. Entre-deux, plumetis et point d'armes.</p> | <p>49. Anais. Feston.</p> <p>50. Emilie. Plumetis.</p> <p>51. Cécile. Points de chaînette ou cordounet.</p> <p>52. Marie. Plumetis.</p> <p>53. Amélie. Idem.</p> <p>54. Amélie. Idem.</p> <p>55. C. V. Feston et pois.</p> <p>56. L. S. Feston.</p> <p>57. S. G. Feston de roses.</p> <p>58. C. F. Idem.</p> <p>59. M. B. Idem.</p> <p>60. E. J. Idem.</p> <p>61. E. L.</p> <p>62. T. R. Plumetis et pois.</p> <p>63. A. P. Plumetis.</p> <p>64. M. P. Idem.</p> <p>65. J. H. B. Idem.</p> <p>66. E. L. Idem.</p> <p>67. M. C. Idem.</p> <p>68. A. E. Plumetis entouré d'un cordounet.</p> <p>69. Effet du manteau Andromaque.</p> <p>70. Dos de ce manteau.</p> <p>71. Manteau Condé, composé de satin et de velours.</p> <p>72. Dos de ce manteau.</p> <p>73. Effet de la robe de petite fille expliquée. (Voy. aux Ouvrages.)</p> <p>74. Point zigzag pour fond de tapisserie.</p> |
|--|---|

MAGASIN DES DEMOISELLES.

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE VILLE. Manteau de velours avec capuchon garni de ruban moiré. Robe en damas de soie, vert *Président*. Capote de satin violet.

TOILETTE DE SOIRÉE. Robe de taffetas d'Italie avec quatre volants découpés. Corsage en bouillons de crêpe lisse.

TOILETTE DE JEUNE FILLE DE QUATORZE ANS. Corsage en mousseline. Jupe de soie *bayadère* bleue et blanche. Ruban assorti.

MUSIQUE.

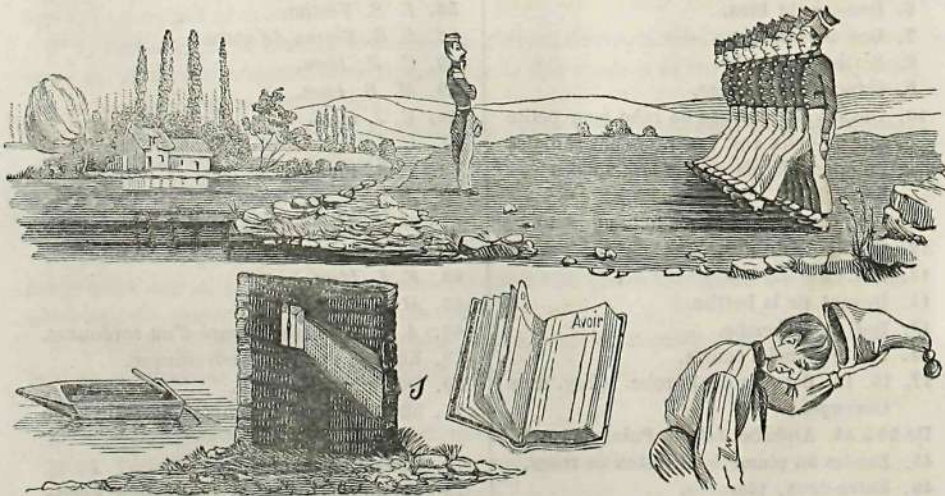
2^e Album.

- | | |
|--|---|
| 1. <i>Anita</i> , polka-mazurka, par V. PARIZOT. | 3. <i>Clarita</i> , polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY. |
| 2. <i>La fée aux aiguilles</i> , chansonnette, par V. MASSÉ. | |

Explication du Rébus du mois d'Octobre.

La défiance et l'inquiétude tiennent en suspens tous les esprits.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)